

CHAPITRE XXIV

L'EMPRISONNEMENT D'EMIN PACHA ET DE M. JEPHSON

(Du 20 décembre au 7 février 1889.)

Notre réception au fort Bodo. — Rapport de Stairs sur ce qui s'était passé pendant notre absence. — Sans nouvelles de Jephson. — Revue de nos hommes. — Nous brûlons le fort pour aller trouver Emin et Jephson. — Le camp de Kandekoré. — Recommandations à Stairs et à Parke, commis à la garde des malades. — Nouvelles d'Emin et de Jephson. — Le vieux Gavira nous fait escorte. — Deux Ouahouma nous apportent des lettres. — Ce qu'elles contiennent. — Je confie mes réponses au chef Mogo. — Les Balegga nous attaquent. — Nous les repoussons avec l'aide des Bavira. — Arrivée de Jephson. — Conversation sur Emin. — Récit que fait Jephson de la révolte dans l'Equatoria. — Son opinion. — Réponse d'Emin à ma lettre.

Après six longs mois d'absence, nous voici enfin au fort Bodo. Le cœur débordant de gratitude et de joie, les hommes de ma petite garnison gambadant autour de moi comme des épagneuls, je remontais l'avenue de l'ouest, ouvrant les oreilles aux bonnes nouvelles que nous communiquait le docteur. Tout allait à souhait. A droite et à gauche, des champs de maïs; partout de superbes moissons en perspective; des enclos protégés de palissades, un village propre, des rues bien entretenues, et blancs ou noirs, tous ceux que l'on rencontrait, sauf quelques incurables, jouissant d'une santé parfaite. Nelson était tout à fait ragaillard; l'ombre noire de la famine ne planait plus sur le campement; chacun avait pris un pas martial et une fière attitude. Stairs, l'officier par excellence, étant ce qu'il avait toujours été, celui qui avait toujours obéi et voulait obéir.

Le lieutenant Stairs possédait 24 000 épis de maïs dans son grenier. Il avait encore sur pied des plantains, des patates douces, des haricots et du tabac en quantité respectable. Le

cours d'eau voisin fournissait du poisson, une sorte de silure. Entre officiers et soldats, les rapports étaient excellents. Certes il y avait eu quelques ennuis. Des indigènes s'étaient nuitamment emparés d'une bonne provision de tabac. — Enhardis par la tolérance, une nuée de pygmées s'étaient abattus sur les alentours, mais le commandant n'avait pas perdu la tête, et, grâce à des mesures aussi promptes que sages, aborigènes, lilliputiens et Zanzibari le respectaient aujourd'hui autant qu'ils le craignaient. Les officiers ses camarades l'avaient aidé de leurs conseils et de leur prudence, ainsi qu'en témoigne la lettre qu'on va lire ci-après :

Fort Bodo, Ibouiri, Afrique centrale, 21 décembre 1888.

II. Stanley, Esq., commandant l'expédition.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que, me conformant à votre lettre d'instructions datée du fort Bodo, le 18 juin 1888, j'ai pris le commandement du fort Bodo et de sa garnison.

L'effectif était le suivant : officiers 3, Zanzibari 51, Soudanais 5, Madi 5. Total 64.

Bientôt après votre départ pour Yambouya, les indigènes cantonnés dans le voisinage devinrent agressifs et excessivement hardis. Presque chaque jour, ils arrivaient par bandes dans les plantations pour marauder aux bananes. Une escouade des leurs, profitant de l'obscurité, s'introduisit dans les jardins à l'est du fort et dévala avec une notable quantité de tabac et de fèves. La nuit du 21 août, ils revinrent à la charge, mais, cette fois, les sentinelles veillaient, et la leçon que reçurent les larrons eut pour effet de modérer leur hardiesse; mais les bananes n'en disparaissaient pas moins et il me fallut mettre sur pied trois patrouilles par semaine pour repousser pillards et éléphants. Ceux-ci, quand on négligeait d'allumer les feux pendant quelques jours, revenaient aux bananeraies; ils ont dévasté un hectare en une seule nuit.

Vers le 1^{er} novembre, les naturels étaient rentrés dans le devoir, et, à l'heure qu'il est, je ne crois pas qu'il existe un seul campement de nains à 12 ou 14 kilomètres à la ronde. Ceux du sud-est nous avaient donné le plus de tablature et furent les derniers à évacuer nos parages.

A la fin de juillet, nous attendions le retour de M. Mounteney Jephson de l'Albert-Nyanza pour relever la garnison du fort et transporter les bagages sur les rives du lac. Cependant les jours succédaient aux jours et n'apportaient ni notre camarade, ni la moindre nouvelle du Pacha. Nos gens devenaient de plus en plus impatients. La plupart d'entre eux fussent volontiers restés au fort jusqu'à notre arrivée ou celle de M. Jephson, si huit ou dix mécontents, pressés d'atteindre le Nyanza pour y jouir de l'abondance des vivres n'eussent fait mine de nous lâcher à la première occasion, abandonnant les blancs, les charges et les malades.

Dans ces conjonctures, je ne me suis pas départi un moment de la plus grande indulgence, faisant à la garnison la vie aussi supportable qu'il m'était possible. Peu de temps après l'époque où nous avions vainement attendu M. Jephson, quelques-uns de nos hommes demandèrent la permission de tenir un palabre; je la leur accordai. A ce *chaouri* furent présentées par Ali Djouma et acceptées à la presque unanimité des Zanzibari les motions suivantes :

1° Quitter le fort; se diriger vers le lac par le pays de Mazamboni, et, en faisant deux fois chaque étape, transporter les bagages et toutes les charges jusqu'au Nyanza, où l'on pourrait vivre dans l'abondance;

2° Ou bien, expédier quinze courriers avec une lettre jusqu'aux limites de la plaine; là, s'informer si les Bandoussouma sont nos amis ou nos ennemis. Si ennemis, retourner au fort; si amis, porter la lettre à M. Jephson, qui nous enverrait chercher au plus vite.

J'ai répondu à la première proposition : 1° M. Stanley m'a expressément défendu de traverser la plaine sans le secours d'amis ou d'alliés de l'intérieur; 2° M. Stanley n'a-t-il pas prévenu Emin Pacha qu'il serait imprudent de traverser la plaine sans avoir au moins soixante fusils, alors même que les tribus ne seraient pas hostiles? 3° Nous n'avons que 50 hommes valides. Nous perdriens les bagages et les malades.

A la suite de ces explications, nous avons vécu dans les meilleurs termes. Mes gens ont continué à cultiver le sol, à semer le maïs, et autres grains ou légumes, comme en vue d'un séjour prolongé. Le 1^{er} septembre, une terrible bourrasque, accompagnée de grêle, passa sur le fort, détruisit 60 pour 100 de la récolte sur pied et détruisa tellement nos bananeraies, qu'il s'écoula un long mois avant que les plantes pussent fournir de nouvelles pousses. Sans cette catastrophe, notre moisson eût été des plus riches et je n'aurais pas été contraint de ne livrer à nos hommes que la misérable quantité de dix épis de maïs par tête et par semaine. Les affaiblis, les chétifs, protégés du Dr Parke, recevaient chacun une tasse de maïs égrené par jour. A une époque, nous avons eu à la fois plus de 50 hommes atteints d'ulcères. Grâce aux efforts du docteur, tous sont aujourd'hui guéris, à l'exception de 4.

Depuis votre départ jusqu'au 20 décembre, 8 de nos hommes sont morts de maladie, 2 ont été tués par les flèches empoisonnées, et 2 enlevés par les naturels. Voici notre effectif aujourd'hui : officiers 3, Soudanais 3, Madi 5, Zanzibari 45 = 56

J'ai toujours tenu conseil avec les officiers pour toutes les questions importantes. Nous avons été unanimes dans notre résolution de vous attendre, bien persuadés, d'ailleurs, que vous feriez l'impossible pour nous relever le plus tôt que vous pourriez.

Le 20 décembre, j'ai eu l'honneur de vous remettre le commandement du fort, ainsi que les effets confiés à mes soins.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

W. G.-STAIRS, R. E.

Qu'était donc devenu Jephson, l'homme énergique auquel nous avions décerné le surnom de « Boubourika », le « Tchitah », le guépard, en raison de sa vivacité, de son ardeur, Jephson qui toujours « tirait sur la longe » ! Qu'est-ce qui aurait pu le retenir, lors même que le Pacha, après réflexion, aurait jugé inutile ce long voyage au fort Bodo !

Puisque nous restions sans nouvelles de l'un et de l'autre, inutile d'attendre qu'ils envoyassent des porteurs. Or il nous en fallait 55, pour les effets absolument indispensables. Donc, après y avoir longuement réfléchi, je résolus de procéder par « doubles » ou, pour mieux dire, par « triples » étapes, le pagazi ayant à transporter son fardeau à l'autre bout de la marche du jour, puis à revenir sur ses pas pour en charger un second, du moins entre le fort Bodo et la rivière Itouri. Une fois entré dans la plaine, je laisserais le lieutenant Stairs, les officiers et les malades au fertile défrichement de Kandekoré, et je continuerais vers le Nyanza à la recherche d'Emin et de Mounteney Jephson. Ceci excéderait de dix jours le temps prévu, mais comment faire mieux quand le guignon vous poursuit ! Nous étions revenus au fort Bodo quarante-huit heures avant le temps fixé; si j'arrivais au Nyanza le 26 janvier, je serais de dix jours en retard; il fallait s'y résigner.

Le 21 décembre, tout ceci bien et dûment expliqué à nos gens, il fut convenu que 55 de nos porteurs feraient en un jour deux fois la même étape, et que ce supplément de travail leur serait payé par de la cotonnade. Cette promesse m'amena immédiatement 55 volontaires. Ainsi fut résolue une très épineuse question.

Étaient présents au fort Bodo, à la revue du 22 décembre, 209 Zanzibari, 17 Soudanais, 1 Somali, 151 Manyouema et auxiliaires, 26 Madi, 2 hommes de Lado, 6 blancs. Total, 412.

Le voyage de Banalya au fort Bodo nous avait donc coûté 106 personnes, dont 58 appartenant à la colonne d'arrière-garde.

Le 25, nous partîmes du fort Bodo, et, le jour suivant, le capitaine Nelson ayant enterré la grosse dame-jeanne du Pacha, quelques carabines hors d'usage, etc., etc., mit le feu à notre citadelle et se hâta de nous rejoindre.

Le jour de Noël et le lendemain sont employés à fourrager. Le 27, Stairs, avec une centaine de fusils, pousse de l'avant

afin d'occuper la passe de l'Itouri. Il a ordre de s'installer convenablement, puis de renvoyer 55 hommes au campement du « Carrefour », où le docteur et moi, dont la toilette est fort délabrée, nous les attendrons en nous cousant « un complet », car nous n'oserions paraître en plaine déguenillés comme nous sommes. Le 2 janvier, le contingent de Stairs n'étant pas encore de retour, un Soudanais ramassait du bois à 150 mètres environ de nos avancées, lorsqu'il reçut cinq flèches dans le dos, six plutôt, puisque, deux mois plus tard, une autre fine pointe fut éliminée. Le malheureux, grièvement blessé — deux projectiles avaient pénétré si avant dans les os et les muscles qu'on le souleva presque de terre en les lui retirant, — ne mourut pas du coup; il se remit même plus ou moins, mais pour succomber un an plus tard, juste au moment où nous arrivions à Bagamoyo.

Le lendemain, les 55 hommes de Stairs revenaient avec une lettre du lieutenant. Tout allait bien et il espérait la conclusion pacifique de ses négociations avec les naturels de Kandekoré. En conséquence, le 4 du mois, à midi, nous disons adieu au « Carrefour ». Le lendemain, six heures de marche nous amenaient à Inde-ndourou ouest; le 6 nous avons atteint Inde-ndourou centre, et le 7 nous étions dans le village de Bakourou, au pied du Pissah, en vue de la plaine herbeuse que les Manyouema et les soldats de l'arrière-garde ne pouvaient se lasser de contempler.

Le 9, nous avons traversé l'Itouri et nous campions à l'est de Kandekoré.

Le jour suivant, tout mon monde était à l'œuvre pour fortifier notre boma et enlever la broussaille que, d'ordinaire, les naturels laissent croître à toucher les toits de leurs huttes, afin, s'ils étaient poursuivis, de se dérober aux regards.

Après dîner, dans la soirée, je fis appeler le lieutenant Stairs et le D^r Parke, pour leur donner mes instructions sur ce qu'ils auraient à faire en mon absence :

« Messieurs, leur dis-je, vous le sentez comme moi, il pèse sur notre entreprise une influence mystérieuse dont l'action continue nous a quelquefois poussés sur les limites du désespoir. Nul plan, si clair et si bien ordonné semble-t-il, qui ne soit traversé et annihilé. Les promesses ne sont pas tenues, les instructions ne sont pas obéies, les conseils ne sont pas

écoutés. Obstinés que nous sommes à corriger cette constante perversité des choses, notre labeur reste stérile et inefficace. Une difficulté n'est pas vaincue, qu'il s'en dresse une autre, et la lutte continue. Malgré des misères physiques sans nombre, un surmenage de toutes les facultés morales et intellectuelles, notre troupe a été décimée à plusieurs reprises. Tout cela, vous le savez aussi bien que moi, et vous n'ignorez pas que le désarroi se prolongera aussi longtemps que tous les membres de la mission ne seront pas réunis en une seule main pour y rester. Mais, toutes les fois que j'ai voulu le faire, l'impuissance à la marche ou la nécessité de courir précipitamment d'un endroit à l'autre nous ont toujours tenus séparés.

« Après avoir rallié la colonne d'arrière-garde et l'avoir réunie à la première, après avoir relevé la garnison du fort Bodo, nous nous trouvons sans nouvelles de Jephson ou du Pacha; or il m'est impossible de manœuvrer en remorquant une ambulance. La revue d'aujourd'hui montre 124 hommes souffrant d'ulcères, débilité, anémie, dysenterie et quantité d'autres maux. Ils ne pourraient ni marcher, ni porter des charges. Jephson et le Pacha m'attendent peut-être. Nous sommes au 10 janvier et j'avais promis d'être de retour au Nyanza le 16, quand même je serais forcé d'aller jusqu'à Yambouya; il y a déjà un retard de six jours; vous le voyez, je suis tiré de-ci et de-là!

« Puis-je compter sur vous, être sûr que vous m'obéirez sans réserves, que vous m'obéirez à la lettre, ne déviant pas d'un iota de la route tracée? Tranquille là-dessus, je partirai à l'instant et je saurai enfin ce qui en est de Jephson et du Pacha.

— Pourquoi douter de nous? Certes nous avons toujours fait de notre mieux pour vous contenter! s'écria Stairs.

— C'est la vérité pure et je vous en sais un gré infini. Mais allons-nous avoir une réédition de l'affaire de Yambouya? Votre ami Jephson ne reparait plus; est-il mort de la fièvre ou d'un accident quelconque? Pourquoi ce silence du Pacha? N'avons-nous pas lieu de craindre que de nouveaux dangers n'enveloppent l'un et l'autre? Je n'y tiens plus et pars pour le Nyanza, où j'obtiendrai des renseignements ou me frayerai une route par Melindoua jusqu'aux abords de la station de Msoua. Sûrement, j'y trouverai la solution du problème. Les Mahdistes auraient-ils remonté le fleuve et tout massacré sur leur pas-

sage? Ou bien, par suite de quelque autre expédition de secours arrivant de l'est, seraient-ils occupés au point d'en oublier leurs promesses? Qu'en est-il? je ne sais. Si nous restons tranquillement assis à réfléchir sur ce mystère, il ne va pas se débrouiller pour notre plaisir. Donc, je pars. Mais ces 124 hommes auxquels un long repos est indispensable, je suis contraint de vous les abandonner, sûr, d'ailleurs, que vous ne bougerez pas, soit d'un mois, soit de deux, que je ne vous aie informé des événements. Je compte sur votre zèle. Vous, Stairs, aurez à être constamment sur l'alerte, et vous, docteur, à soigner les malades. Me le promettez-vous fidèlement, sur votre parole?

— Nous le promettons! répondirent-ils avec chaleur.

— Maintenant, docteur, je m'adresse à vous d'une façon spéciale. Stairs s'acquittera de tout ce qui concerne le campement, mais à vous incombe la responsabilité la plus lourde. Ces 124 hommes ne sont pas tous également atteints; quelques-uns n'ont que de légères indispositions, d'autres sont en danger, d'autres à peu près sans ressources. Mais tous réclament impérieusement vos soins et vous aurez sans cesse à les leur prodiguer. Veillez à ce que vos « grands malades » soient bien nourris, à ce que leurs repas soient préparés et servis trois fois par jour; ne vous fiez à personne et ne voyez que par vos yeux. Il faut, vous dis-je, que ces hommes retournent dans leurs foyers. C'est aujourd'hui ou jamais pour vous le temps qu'il faut « saisir par les cheveux »; voici l'occasion, ne la laissez pas échapper. Il faut sauver ces hommes. Ici est le devoir, ici est votre tâche et, avec elle, l'estime, l'admiration de ceux qui sauront comment vous l'aurez remplie.

« Les causes d'insuccès tiennent à ce que les hommes sont, la plupart du temps, incapables de discerner la chose qu'ils ont à faire, celle qu'ils ont à portée de la main. Ils regardent au delà et oublient la besogne essentielle pour accomplir celle qu'on ne demande pas. Avant mon départ d'Angleterre, des centaines d'individus s'adressaient à moi pour faire partie de notre expédition. Tous pensaient acquérir infailliblement cette gloire dont peut-être un homme sur mille ne connaît pas le véritable chemin. Tenez, en fait de blancs, il y en a six ici; l'un de ces six ne m'a-t-il pas, l'autre soir, demandé l'autorisation d'explorer la rivière Ouellé-Moubangui? — Choisir entre

tant d'endroits inconnus l'Ouellé-Moubangui! Je n'ai pas à discuter des goûts. — Mais un devoir tout tracé était devant ses yeux, et il ne le voyait point. Il regardait bien loin par delà l'horizon, et ce qu'il cherchait était à ses pieds. Il sembla s'éveiller d'un rêve en m'entendant dire que rapatrier des exilés me paraît plus glorieux que de découvrir de nouveaux territoires. Parmi nos camarades se trouve un homme qui reçoit un salaire pour me servir avec fidélité et dévouement, et cependant il a manqué le moment opportun pour se distinguer quand il a laissé enlever et placer dans des caisses, ses yeux le voyant, mes effets et jusqu'à ses propres rations! Encore n'a-t-il pas eu conscience de s'être fourvoyé avant d'avoir compris que, ce faisant, il avait perdu l'occasion de s'assurer bons témoignages, augmentation de traitement et promotion rapide. Aujourd'hui elle se présente à vous. Saisissez-la d'une main ferme. Faites votre possible pour la mettre à profit. Ne rêvez ni gloire ni médailles, mais occupez-vous de votre tâche. Votre tâche, c'est votre capital. On en retire un intérêt petit ou grand d'après la façon dont on le travaille.

« Bonsoir! demain je m'en vais faire quoi? je ne sais; il ne m'en chault, du reste, jusqu'à ce que l'ouvrage soit là devant moi. Mais cet ouvrage, je le ferai. Vous, faites le vôtre. »

Le lendemain, après avoir de mon mieux réconforté les malades, je quitte Kandekoré des Bakouba et, quarante-cinq minutes après, nous émergeons de la broussaille, à la joie délirante de ceux de l'arrière-garde et des Manyouema, qui voyaient ce merveilleux pays pour la première fois.

Le 12, nos alliés indigènes de Bessé nous recevaient cordialement. Ils nous apprirent que le Pacha bâtissait de « grandes maisons » à Nyamsassi; le bruit courait de son prochain passage dans la région avec bon nombre de fidèles, tous renseignements qui calmèrent notre inquiétude.

Le lendemain, haïe dans une petite vallée, un peu au nord de Moukangui. Le 14 nous revoyait dans notre ancien campement chez Mazamboni. Celui-ci d'accourir aussitôt, escorté de son frère Katto et de l'inévitable cousin Kalengué. En réponse à nos questions pressantes, ils nous informèrent que Jephson était chez Kavalli depuis l'avant-veille (le 12), que Hailallah, un de nos jeunes domestiques qui avait déserté, vivait aux frais du chef et qu'il était maintenant aussi grand

qu'une lance. Ils ajoutèrent que Malledjou (le Pacha) avait expédié des messagers à Kavalli pour s'enquérir de nous, et qu'il avait planté du maïs à notre intention. « Quel homme attentif et prévenant ! Il pense à tout ! » me disais-je.

Mazamboni nous avait donné deux bouvillons gras, et je désirais vivement voir se régaler Zanzibari et Manyouema, après un carême si prolongé. Donc, nous restâmes au campement le 15. Le soir même arrive le chef Gavira. Il nous raconte que, trois jours avant, on a vu Jephson et 17 soldats au village de Katonza. Nos gens, bien pourvus de cotonnade, acquise par leur travail supplémentaire, et ayant en plus les cinq *doti* déjà reçus à Banalya, sans parler des perles, cauris, fil de laiton, « s'en donnent » à cœur joie. Les Manyouema sourient d'un air affable, trois cents Zanzibari croassent en chœur. Ce divertissement, inventé par quelques-uns des nôtres quand ils flairèrent l'air de la plaine, est fort goûté. Le vieux Gavira nous accompagne. Dans l'après-midi du 16, date à laquelle j'aurais dû être sur le Nyanza, nous nous trouvons à une bonne journée de marche du lac, dans un village brûlé par nous précédemment, aujourd'hui flambant neuf et prospère, dont nous sommes les hôtes bienvenus et fêtés.

Nous étions maintenant bien et dûment hors du labyrinthe forestier. Si réellement M. Jephson et le Pacha se trouvaient à cette heure au-dessous de nous, sur la rive du lac, comme le disaient les indigènes, que nous restait-il à faire, sinon remettre à Emin les munitions qui lui étaient destinées et ramener chez eux quelques Égyptiens ? Cet après-midi, le vieux Gavira eut ses raisons de croire que Boula Matari était un fort estimable gentleman.

Mais, à cinq heures du soir, deux messagers Ouahouma se présentent, envoyés par Kavalli avec des lettres à mon adresse. À mesure que j'en prends connaissance, un frisson mortel m'envahit, paralysant toutes mes facultés mentales et ne laissant de place que pour une surprise sans bornes. Lorsque je revins à moi, les oreilles durent tinter à Jephson et au Pacha. Toute personne douée d'une parcelle d'imagination comprendra ce que j'éprouvai après lecture des communications suivantes :

LETTRES D'EMIN.

Doufilé, 2 septembre 1888.

Cher monsieur,

M. Jephson devant accompagner quelques officiers en partance pour vous rejoindre, je mets l'occasion à profit pour vous présenter mes meilleurs souhaits et mes compliments bien sincères touchant l'heureuse arrivée de votre expédition.

C'est par nos jeunes gens que nous en avons appris la nouvelle ; les lettres à nous adressées nous étant toujours rigoureusement refusées. M. Jephson, qui m'a rendu de grands services dans des circonstances très pénibles, vous racontera tout ce qui est advenu. Il vous aidera de son expérience ou même vous donnera d'utiles conseils, si vous veniez ici, comme certains le désirent. Si vous vous y décidiez, je vous serais fort reconnaissant de prendre des mesures pour la sécurité de ma petite fille, au sujet de laquelle je suis fort inquiet.

Dans le cas où vous trouveriez préférable de ne pas venir ici, il ne me reste qu'à vous souhaiter un heureux et prompt retour dans votre pays et à vous prier de transmettre à vos officiers et à vos hommes mes remerciements bien sincères ; enfin, d'être mon interprète auprès de tous ces généreux Anglais grâce auxquels votre expédition a pu se mettre en marche, et de leur exprimer ma gratitude bien sentie.

Croyez-moi, cher monsieur,

Sincèrement votre affectionné,

D^r EMIN.

Doufilé, 6, 11, 88.

Je suis toujours prisonnier. Deux fois on nous a dit que vous étiez venu : c'était un bruit mensonger. Maintenant que les Mahdistes sont dans le pays, et maîtres de la station de Redjaf, nous devons nous attendre à être attaqués d'un moment à l'autre. Les chances de salut diminuent d'heure en heure, cependant nous espérons encore. J'ai entendu dire aujourd'hui que les soldats de Mounggui étaient partis pour Redjaf. S'ils ont été battus, comme nous avons tout lieu de le craindre, les gens de Khartoum seront ici au premier jour.

M. Jephson m'a fait part de la lettre qu'il vous a écrite ; je ne pense pas avoir rien à y ajouter¹.

A vous bien sincèrement,

D^r EMIN.

Toungourou, 21 décembre 1888.

Cher monsieur Stanley,

M. Jephson vous ayant raconté tout ce qui s'est passé ici depuis que nous avons quitté Doufilé, inutile de refaire son récit². Bien que, pendant un moment, il se soit opéré une diversion en ma faveur, les officiers, enorgueillis de leur victoire, sont redevenus aussi mauvais qu'au début de la

1. Donc le Pacha approuve ce qu'écrivait Jephson.

2. Le Pacha semble dire qu'il a lu les lettres de Jephson.